

Entrevue avec André Beaudet *Nihil obstat...*

Dominique Garand

Numéro 30, automne 1986

Le polémique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15270ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Garand, D. (1986). Entrevue avec André Beaudet : *Nihil obstat.... Moebius*, (30), 9–29.

DOMINIQUE GARAND

Entrevue avec André Beaudet

Nihil obstat...

En souvenir d'André Belleau

Dominique Garand : André Beaudet, je viens vous rencontrer aujourd'hui pour dialoguer autour d'un thème, ou plutôt d'un mode d'énonciation, qui interpelle tout le monde mais sur lequel très peu de personnes impliquées prennent la peine de réfléchir. Il s'agit du polémique. Il m'a semblé intéressant de venir vous rencontrer à ce sujet (que nous déborderons certainement) pour trois raisons que je vous expose immédiatement : 1) Vous avez été à l'occasion, consciemment ou à votre insu, «celui par qui le scandale arrive»; 2) sans vous déclarer vous-même polémiste (à quoi bon cette étiquette?), vous semblez prendre un malin plaisir à provoquer, à créer des malentendus. Vous vous réclamez, dans votre manière d'affronter les «modes de pression» qui s'exercent sur l'individu aujourd'hui, d'un «art de la guerre, mordant et incisif» (**Interventions du parlogue**, p. 7). Dans ce même livre, vous affirmez en outre : «Je me débats pour que les questions restent ouvertes, surtout celles qu'on s'obstine partout à taire sous prétexte qu'elles sont aujourd'hui dépassées.» (p. 4); 3) enfin, vos textes critiques s'articulent souvent à partir d'un rejet ou d'une contestation de certains consensus (sociaux et littéraires) qui font problème pour vous. Votre oeuvre critique (et peut-être poétique?) se place donc en situation agonique. Jusqu'à quel point cette situation est-elle inévitable, ou même désirable, pour un écrivain comme vous?

André Beaudet : Je tiens d'abord à vous remercier puisque vous êtes venu, entre autres, me proposer ce dialogue. Dialoguer, n'est-ce pas tenter l'impossible à trois : deux interlocuteurs se partagent la parole qu'ils se donnent mais qui, en retour, les expose à leur propre

surdité? Nous n'en sommes pas là... Je vous remercie, en fait, puisque cet entretien est le premier qu'on m'arrache. Comme vous le savez, les petits bouts dialogués que j'ai publiés jusqu'ici (et il y en aura d'autres) sont fictifs, faute d'un répondant qui m'accorde la parole. C'est le drame du **parlogue** d'être plutôt seul et toujours diff rent de lui-même. Je m'en suis donc tenu à ces bouts d'écriture parl e pour me maintenir en éveil, avec l'espoir de susciter une certaine tension qui réponde à mon appel. Et voilà, vous êtes venu! De quoi allons-nous converser sinon de ce qui alimente encore les conversations... cette prétendue conversion à la religion opérée par quelques écrivains dont je suis et qui a provoqué quelques rappels à l'ordre. L' v nement a fait scandale. «Il est fatal, certes, que le scandale arrive, mais malheur à celui par qui le scandale arrive!» (Mt, 18,7). Etrange prescription!

Si je suis bien le sens de votre question, vous me demandez quelle est la part que j'ai tenue dans le malheur qui m'arrive. Ne me tenez-vous pas responsable du scandale en question? Or le scandale, si je m'en tiens à René Girard que vous avez lu, induit une rivalité entre l'être scandaleux et l'être scandalisé. N'est-ce pas ce dernier qui, par sa dénonciation, crée l' v nement et propage le scandale que l'institution (religieuse, littéraire...) va s'empresser de gérer. Nous en sommes là de la cause (ou de la chose) entendue. C'est un fait d'actualité, de temps qui passe. Ceci dit, je ne vois pas en quoi, personnellement, physiquement ou intellectuellement, j'ai pu être le scandale de quelqu'un d'autre... Mais, enfin, puisque scandale il y a eu, je veux bien en supporter la structure.

Le scandale est dans les têtes, y compris la mienne, sous forme de symptôme. Si j'ai touché du doigt ce symptôme, en passant, je n'ai aucune raison de l'indexer en mon nom. Encore moins d'incarner le scandale. Evidemment je ne suis pas le Christ. Il est donc possible que je me sois laissé prendre au «désir mimétique» en mettant «l'indignation scandalisée» au compte des scribes et des pharisiens que vous savez. Je vous l'accorde. Si je l'ai fait, et je crois l'avoir fait avec une sollicitude toute catholique en me laissant porter par ce «riso dell'universo» dont parle Dante... c'était en vue de maintenir ouverte la question catholique comme

renouvellement qui stupéfie. Ce qui a provoqué un certain affolement dans les rangs de ceux qui croient représenter la dernière nouveauté. C'est bien dans ce «renouvellement» qu'est le scandale que la conscience laïque a voulu censurer par des simulacres de nouveauté. Sur le plan du discours qui est le mien, et vous avez raison de le souligner, le malentendu est fondamental dans mon rapport avec les autres. Non que je me sente incompris. Bien au contraire, il me semble même qu'on me comprenne trop bien... d'une compréhension qui se cambre et se raidit dès que j'apparais ou seulement ouvre la bouche, d'une compréhension qui ne se donne pas le temps de comprendre. Il est vrai que je suis quelque peu impossible. Ce malentendu que j'entretiens de manière délibérée me permet d'introduire un peu de dissipation dans le consensus moderne. Bien difficile, aujourd'hui, de faire **entendre** ce **mal** dans la tête de ceux qui le dénie en se croyant engagés sur la voie du souverain bien.

Quand à la polémique, je ne suis pas certain d'être la bonne personne avec qui s'entretenir de ce sujet. Je ne me sens ni polémologue ni pacifiste. Il est vrai que, depuis 1983, j'ai été pris dans un processus polémique d'échanges plus ou moins violents. Situation qui s'est produite à mon corps défendant mais non à mon insu. Ai-je voulu cette polémique? L'ai-je fomentée? Ne m'a-t-on pas plutôt interpellé et rappelé à l'ordre? Je pense que la question reste en suspens...

D.G.: La polémique était là, avant toute intervention.

A.B.: Oui, c'est juste... il y avait déjà du polémique dans l'air qui n'avait pas encore trouvé sa cible. De toute façon, dans ces jeux à deux, il est difficile de savoir qui a commencé et quand ç'a commencé. Je sentais l'atmosphère s'alourdir depuis que j'étais revenu de Paris en 1978. L'effet de retour a fait en sorte que ce polémique se précise au cours des années qui ont suivi et s'insinue dans l'espace public, celui de la publication.

En 1981, je me remets à publier après un silence de six ans et je coupe les ponts avec la **nbj**, seule revue avec laquelle j'avais entretenu des rapports périodiques depuis 1969. Tout de suite ce rapport entre publier et refus de publier va entraîner des séries de crispations

dont je n'ai pas ici à faire la narration. Que s'est-il passé? Une chose toute simple, du moins en ce qui me concerne. J'ai transformé l'idée de me suicider en décision irrévocable d'écrire et de rire. S'il y a eu conversion de ma part, c'est dans cet instant où je me suis vu et vécu en état de séparation, où je me suis mis à part et, de ce fait, tout désigné pour être pris à partie. Cette situation était-elle inévitable ou désirable? Je pense que des circonstances particulières ont favorisé cette focalisation sur ma personne. Mais qu'importe? Quelque part dans la polémique, ou lorsqu'il y a une situation polémique, au fond on s'y prête bien. Non seulement on s'y prête, mais également on intensifie ses effets, on fait tout pour l'empirer d'une certaine façon. C'est quelque chose de jouissif, sûrement, mais à la longue ça finit par devenir destructeur non seulement pour l'adversaire mais surtout pour soi.

Après **Qui a peur de l'écrivain?**, je me suis retiré dans mes quartiers pour écrire, en ayant de moins en moins de contacts avec le milieu littéraire et ceux avec qui j'avais écrit cet opuscule. J'alterne dans le temps entre le point de fuite de mes apparitions et la mise à jour de mes disparitions.

J'en viens maintenant à la dernière partie de votre question à propos de la situation agonique. J'apprécie cette définition que donne Marc Angenot... mais il parle pour sa part non de situation mais de discours... dans son livre sur **La Parole pamphlétaire**, où il considère que la polémique, la satire et le pamphlet sont des «discours agoniques» captifs d'une situation antagonique. «Agonique», il faut l'entendre comme «agonie» sans doute mais aussi dans le sens étymologique de «combat», de combat à mort; c'est à la fois «agoniser» et en même temps «agonir» l'autre, l'éreinter. C'est un combat à mort mais, en un sens, je ne suis pas certain qu'il s'agisse d'abattre l'autre. D'autant que l'Autre, en l'occurrence, c'est **la mort**. Elle est l'enjeu du polémique comme discours agonique. Le contrat qui lie deux opposants est fondé sur la mort, mais la mort en tant qu'elle parle et dont il faut faire l'épreuve à travers cette parole. Evidemment, les opposants ne le savent pas, ne veulent pas le savoir tant **la peine de mort** est une position indélogeable au coeur de l'être parlé-parlant. Dieu est Mort, n'est-ce pas? En apparence la polémi-

que se résume à la réfutation de l'autre comme objet de désir. N'est-ce pas ce à quoi se réduit toute situation de discours? Dès que je parle, je m'adresse plus ou moins agressivement à l'autre. Je me place devant ce que je sens être l'autre en moi que je désavoue à simplement m'y faire sourd. Et quand l'écoute flanche, il peut se produire que la parole qui me tient blesse ou rouvre une blessure. On assiste alors au retour d'un trauma. La polémique qui s'ensuit engage chacun à se disputer le dernier mot sans même avoir pris acte du premier.

Quoi qu'il en soit, je ne pense pas qu'une polémique s'évalue en termes de gain et de perte. Il ne s'agit pas nécessairement d'avoir gain de cause. Il y a des jeux où il faut savoir perdre. Comme il y a des discours, surtout s'ils sont ambiants, où il faut savoir avoir tort. Le résultat est relatif et le temps fait bien les choses. Vous pouvez triompher sur le coup (selon un certain consensus) et perdre après coup (si l'événement est réévalué).

D.G.: Tout dépend où se situe la victoire et l'échec: factuellement, l'image du «perdant» peut être compromise, ou son honneur, mais la parole qu'il tient n'est pas balayée pour autant et elle peut resurgir à un autre moment donné dans des conditions plus favorables.

A.B.: Même blessée, la parole guerrière n'est pas balayée. Elle peut résister au temps qui lui redonne de l'éclat. Par exemple, la «Querelle des Anciens et des Modernes», inaugurée en 1670, a subi de multiples rebondissements jusqu'à nos jours. Toute l'histoire de l'art et de la littérature s'éternise sur cette question. Dans votre mémoire sur le polémique (1), vous avez abordé l'interaction polémique selon trois composantes: le contrat d'échange, la scène ou la mise en scène du conflit et, enfin, **l'exercice du temps**. Si la polémique est un exercice de mort, elle est aussi une réserve de temps qui déborde et de loin l'événement lui-même. A cette temporalité polémique succède **le temps de l'exercice**, celui de la réception et de l'évaluation, quand l'institution **s'emmêle**. La parole polémique entre dans la circulation des idées, surveillée et recyclée, prise en charge et sanctionnée par l'institution. Elle n'est pas balayée mais passée au crible de l'artillerie de

l'institution qui lui donne lieu de sépulture. L'institution est avant tout funéraire. «Où sont les cadavres, là se rassemblent les vautours» (Mt, 24, 28). L'institution résume à elle seule l'espace de la représentation. Elle n'est pas là pour narrer l'événement supposé acquis mais pour faire le bilan. Sa raison est comparaison. Après avoir entendu les arguments **pour et contre**, elle donne la solution du Maître. A ce niveau d'entendement, il s'agit surtout de s'entendre en vue d'établir entre les membres un certain consensus. Il s'agit de s'assurer que tout est conforme à l'identité que l'institution s'est donnée et qu'il n'y a pas eu détournement de son discours.

Je viens de lire la livraison du printemps de **Voix et images** et les actes du colloque consacré à **L'institution littéraire**. C'est inouï! Au moins cinq articles sont reliés, de près ou de loin, au procès de la modernité, aux tenants et aboutissants d'une polémique qui a défrayé la chronique littéraire. Qu'est-ce qui intéresse l'institution littéraire là-dedans? Que les règles du jeu ou du spectacle répondent bien aux critères de validité du discours institutionnel. Il faut que toutes les places requises soient occupées. Sans aucune exception. Comment s'opère cette démonstration? Il suffit de vérifier si la polémique cadre bien avec la typologie du discours polémiste fondé sur la rivalité ou la concurrence selon une «vision crépusculaire du monde»; d'homologuer le conflit entre adversaires au sein de la modernité (**Herbes Rouges / nbj**) pour ensuite le réduire à un écart sans importance; attester, enfin, que le processus institutionnel de la modernité est en bonne voie, avec effet rétroactif sur l'ensemble de l'avant-garde depuis 1970.

Comme vous le voyez, le discours institutionnel est réducteur. Il obéit à un réflexe de réduction par nivellement, selon une visée «synthétique». Le consensus institutionnel est un contresens. Il n'y a jamais eu de conflit entre **les Herbes Rouges** et la **njb**. Malgré une attaque de cette dernière, jamais les frères Hébert n'ont répondu. Du reste, Corriveau et de Bellefeuille publieront incessamment un livre consacré à la modernité. Pas à la **njb** mais aux **Herbes Rouges**. De la même manière, **Qui a peur de l'écrivain?** n'était pas un manifeste éditorial mais une mise au point de cinq écrivains différents

qui n'avaient en commun que d'avoir le même adversaire. Chacun d'entre nous a d'ailleurs répondu selon son style et en fonction de son comportement. C'est tout. Il n'y avait aucune raison de nous amalgamer sous un même point de vue ou vision du monde. Remarquez que le discours institutionnel a beaucoup de difficulté à saisir ce qui se trame sous «l'indice de Dieu», aveugle qu'il est à l'**index** qui le fonde. Les «voix» de Dieu sont toujours aussi impénétrables. Faute d'éthique, l'institution se rabat sur les **étiquettes**. Sa montre retarde, elle aussi. Et comme j'ai une longueur d'avance sur elle, je continue...

D.G.: N'est-ce pas polémique ce que vous dites là?

A.B.: Non, je ne crois pas. Je n'oublie jamais de faire mes comptes avec l'institution. Je prends bonne note des **points critiques** où il m'est possible d'intervenir. Ce serait polémique si je nommais un adversaire pour lui faire injure. Si j'ai été outrancier en me servant, par exemple, des malédictions du Christ contre les scribes et les pharisiens, j'ai toujours préféré au gros mot le bon mot ou le mot d'esprit.

En fait, le seul adversaire que j'ai, c'est le consensus. Ce consensus peut être institutionnel ou moderniste. Le problème est que l'institution se dit moderne et que la modernité tend à s'institutionnaliser. Pourquoi le consensus? Parce qu'il s'établit toujours sur une idée de base, qui est vraiment l'idée de base par excellence, celle de la **table rase**. C'est une idée qui s'est imposée ici, de génération en génération, de groupuscule en groupuscule; chaque fois il s'est agi de faire table rase de ce qui a précédé. S'il y a un endroit, d'ailleurs, où cette table rase n'a pas cessé de fonctionner, comme une guillotine, c'est bien au Québec. Chaque nouvelle génération déploie sa petite machine de terreur et, au nom du nouveau ou du progrès qu'elle représente, les têtes tombent. On a tellement réduit de têtes jusqu'ici qu'il ne reste plus rien. Devant cet arasement ou harcèlement continu, je me sens plutôt un habitant du sous-sol. Comme Dostoïevski, Kafka ou Freud. L'habitant du sous-sol, c'est celui qui se connaît très bien lui-même, qui devance les images ou les opinions que les autres se font de lui et qui, dans un troisième temps que j'appelle de **décollement**... tout

de même préférable à la décollation, accède à un point de vue supérieur indépendant de ce qu'il est à ses yeux ou aux yeux des autres. Ce processus reste inachevé, interminable. En ce sens, je travaille pour que les questions demeurent ouvertes et non pour qu'il y ait des réponses. Aussi ne suis-je peut-être pas un polémiste puisqu'il est censé donner une réponse qui soit satisfaisante. Sur ce plan, je suis plutôt déceptif. Ce qui m'intéresse, c'est la quête, le voyage, la pérégrination dans la pensée qui s'ouvre de dedans en dehors.

Transfiction est le nom que j'ai donné à cette opération. Je ne vais pas m'offusquer qu'un certain manifeste du CRAIE m'en ait repris le mot. Bien au contraire, ça va tout à fait dans mon sens! Ce que j'essaie, et c'est de l'ordre de l'essai, en tant qu'écrivain et critique, c'est de repenser le fond de la culture dont j'ai hérité et de le repenser avec le moins de préjugés possibles. Ce qui fait que je suis plutôt traditionnel mais d'une manière décapante. Sur ce terrain, je fais face aux tenants de la table rase et de l'amnésie. Contre quoi je m'en prends? Essentiellement contre le préjugé moderniste et le consensus progressiste. Par rapport à la question catholique, qui est le fond de la culture dont je vous parlais, ce consensus est fondé sur un présupposé violemment anti-catholique, spontanément anti-catholique, qui ne fait jamais retour sur lui-même. Ce qui a fait scandale, c'est le fait que cette question ait pu se reposer... pas tellement pour moi que pour eux... c'est-à-dire revenir interroger leur présupposé anti-catholique. Ce qui les a choqués, c'est que par rapport à ce retournement ils ont été forcés d'admettre — bien entendu, à travers une série de dénégations — que cette question n'était pas encore dépassée, et que par le fait même ils ne l'avaient pas dépassée eux-mêmes. S'ils l'avaient dépassée, s'en seraient-ils scandalisés à ce point?

Bon, voilà, je me contente de lever des lapins, de suivre certaines questions à la piste et de les débusquer là où les réponses données vont de soi. Ce qui ne fait pas de moi un polémiste pour autant. Au fond, je n'ai fait que répondre d'une façon que je ne crois pas polémique, même si j'ai parfois utilisé des effets polémiques... J'ai toujours répondu à côté, jamais de front, mais toujours de biais, en diagonale, transversale-

ment, évoquant le ce qui va de soi des réponses qui m'étaient adressées. A la manière du **parlogue** qui tient aussi bien de la paralogie que du passage à travers la parole.

Quelqu'un, dans **Voix et images**, a écrit à propos d'une de mes répliques (rien de plus ambivalent que le sens de «réplique») qu'elle «met en jeu une théorie de la «réplique» et de l'énonciation... (et) participe de la polémique par ce qu'elle peut avoir de «valeur distinctive». Vous qui avez travaillé ce sujet et qui, à l'occasion d'un compte-rendu, avez allégué que j'étais d'une «ironie hautaine», me percevez-vous comme un polémiste?

D.G. : Oui, d'une certaine façon que j'aimerais définir, car c'est précisément la manière que vous avez de l'être qui m'a attiré vers vous. Il est évident qu'il existe au Québec des écrivains qui sont, au sens usuel, beaucoup plus polémistes que vous (même si des «vocations de polémistes», il ne s'en trouve plus): prenons François Hébert, prenons Michel Muir, prenons même François Charron qui ne manque pas de mordant quand il pressent une menace à ce qui lui tient à coeur, et à côté d'eux, nombre de journalistes, comme Nathalie Petrowski ou Pierre Foglia (pour ne nommer que les plus singuliers). Le journalisme, qui vit du sensationnalisme, est d'ailleurs le lieu par excellence du polémique vindicatif, de type pamphlétaire. Ces gens-là, que je viens de nommer, ont des adversaires bien précis à qui ils s'en prennent, parfois de manière détournée, ironiquement, parodiquement, parfois directement au moyen de la dénonciation et de l'injure pure et simple.

Pour vous, il en va différemment. Vous n'utilisez pas de gros mots, mais ça ne vous empêche pas d'être polémique, c'est-à-dire de créer entre vous et l'adversaire (que vous avez nommé tantôt «le consensus») une opposition qui se veut radicale, un refus assumé. Vous disiez tantôt que vous vous efforciez, quand on vous mettait au pied du mur et qu'on vous forçait à vous justifier, de «répondre à côté». C'est, à mon sens, une façon de polémiquer, en tous cas un refus implicite d'endosser certaines règles du jeu.

Si j'analyse votre implication dans le débat qui vous a confronté à la **nbj**, je remarque que vous vous efforcez sans cesse d'échapper à la tentation des doubles, à

ce type de rapport qui détourne les protagonistes des enjeux profonds (épistémologiques) et les pousse au contraire à ne lutter que pour «sauver la face», la leur, celle de leur groupe, celle de l'étiquette dont ils se réclament. En adoptant cette attitude, vous transportez les enjeux sur des bases beaucoup plus fondamentales, qui concernent effectivement la fondation (des groupes, des discours) et le mental (la pensée, le désir), vous refusez de fétichiser les problèmes, de les réduire à un rapport antagonique entre rivaux, pouvoir contre pouvoir. Il ne s'agit pas pour vous de gagner ou de perdre, mais de questionner, d'interpeller les sujets, individuellement, dans leur rapport à l'institution, au pouvoir. Vos plus grands opposants ne sont donc pas ceux qui ne pensent pas comme vous, mais ceux qui refusent de se poser certaines questions? C'est en cela que je vous trouve **polémique**, peut-être plus que **polémiste**. Finalement : peut-on se mettre d'accord sur cette distinction?

A.B. : Bon, disons que je suis «polémique» pour le **hic** de la chose. Le **polemos** désigne d'abord la guerre. Et je suis d'accord avec Lévinas qui affirme que toute guerre est une guerre de religion. C'était pour faire sentir ce différend que j'ai plutôt employé le terme de **controverse** au lieu de polémique, généralement restreint à la sphère politique. Mais restons-en à la guerre.

Au début de l'entretien, vous avez rappelé que je pratiquais un «art de la guerre, mordant et incisif», en référence à **L'Art de la Guerre** de Sun Tzu qu'il m'est arrivé de citer à quelques reprises. Ce n'est pas tant la guerre qui m'intéresse que l'art de la mener avec la rapidité de l'éclair, à moindre mal et à moindres frais, sans anéantir l'adversaire. Cet art de la guerre, basé sur la duperie, la simulation et la dissimulation, s'adapte continuellement à la conduite de l'adversaire, s'attaque à son esprit. J'ai tiré grand profit de ces maximes de Sun Tzu dont la première traduction française est due au jésuite Amiot en 1772. Mais un autre jésuite, cent vingt-cinq ans auparavant, n'avait pas attendu cette traduction pour donner forme, dans une rhétorique du mouvement, à ce «facteur **esprit**» (si cher à Sun Tzu). C'est **l'Agudeza** de Gracián. Un art de l'esprit qui se manifeste avec acuité.

Je vais vous résumer un apologue de Gracián par lequel il introduit sa réflexion sur «l'acuité fictionnelle composée en général». Ce type d'acuité s'actualise dans les genres suivants: épopée, métamorphose, allégorie, apologue, comédie, conte, devise, dialogue, roman... En voici la trame. La Vérité, épouse légitime de l'Entendement, est chassée du lit conjugal par la Tromperie, sa rivale, qui s'adjoint le Plaisir pour assurer sa domination sur les âmes. Comme vous le voyez, c'est de l'ordre du «faire le mal pour le mal». Démunie, la Vérité trouve refuge chez l'Acuité, sa voisine, qui lui conseille de se déguiser et de s'habiller à la mode comme l'Erreur. Là vous assistez à cette subtilité toute jésuitique qui est de «traiter le mal par le mal». Mais alors qu'advient-il de la Vérité?

«La Vérité ouvrit alors les yeux, détermina de n'aller plus sans artifice et, depuis lors, use d'invention, s'insénue par des détours, triomphe par des stratagèmes, peint ce qui est loin comme étant près, parle du présent au passé, dénonce chez un sujet ce qu'elle veut condamner dans un autre, fait mine de viser un tel pour frapper tel autre, égare les passions, surprend les affections et, par d'ingénieuses circonlocutions, en vient toujours au point précis de son intention.»

J'ai découvert Gracián en lisant Lacan qui, lui, avait cette formule lapidaire: «La vérité ne peut que se mi-dire». Cette formule qu'il n'a cessé de rappeler devant un auditoire d'autant plus sourd qu'il était choqué, tourne autour de deux préoccupations. L'une concerne la femme (l'éternel féminin) comme «leurre de vérité» (que Sollers, par exemple, a mis en scène dans **Femmes**). L'autre oppose la psychanalyse (son échec) au christianisme comme «vraie religion» (déjà évoquée par Bataille: «la vérité du langage est chrétienne»).

Comme vous vous en doutiez, tous les détours me sont utiles pour vous répondre. Pourquoi vous ai-je cité Gracián? Parce que ma démarche, ma façon de répondre à côté, n'est que mise en jeu de la vérité à travers les artifices du langage. Ce que vous prenez chez moi pour du polémique relève de l'**acuité nominale**, de l'**acuité critique et maligne**, de la **raillerie critique**, etc. Il est vrai que l'**agudeza** (acuité) peut se traduire par «ri-

poste tranchante», mais le tranchant en question tient à la célérité du coup. Il suffit de mettre l'autre sur la brèche et la polémique tourne court. Au contraire, dans une polémique à armes plus ou moins égales et qui se prolonge, la rivalité antagoniste devient mimétique, tend à l'identification.

Je pourrais vous faire saisir ça dans l'ambivalence du mot **réplique**. Vous donnez la réplique à quelqu'un et votre parole vous revient à travers l'espace comme un **double** ou un **simulacre**. Le risque est de tomber dans la paranoïa. Le polémiste peut éprouver le désir d'abolir son adversaire, mais il ne peut se le permettre sans se tuer lui-même ou devenir fou. C'est pour cette raison que je résiste à la tentation de me dire polémiste. L'identification ne m'intéresse pas. De toute manière, je ne me vois pas en train de me battre à longueur de journées contre des adversaires qui sont, comme vous le savez, mon semblable et mon prochain. Mon intérêt c'est l'art, l'art de traiter les phénomènes au-delà de leur apparence, de saisir l'esprit qui les anime. Mais pour qu'il y ait traitement, il faut que **je** sois partie intégrante de ce processus. L'une des ressources de ma façon de procéder, c'est que j'arrive à me commenter moi-même, que je ne laisse pas aux autres le soin de commenter ce que je fais. Dans les textes de fiction ou de critique que j'écris, il y a toujours inclusion du commentaire qui devance le commentaire que les autres pourraient en faire. Je fais en sorte, chaque fois qu'une question se pose, qu'elle ne reçoive pas une réponse définitive mais **détournée**. Et surtout que cette réponse qu'il me serait possible de donner ne soit pas valable pour tout le monde, ne favorise pas le consensus ni ne cherche à faire consensus.

Bien entendu, ce commentaire est ironique et cette ironie est **baroque** (comme le suggérait Barthes, il y a très longtemps, dans **Critique et Vérité**). L'ironie est la forme que je donne à mon décollement.

D.G.: Si je vous comprends bien, certaines de vos interventions font émerger du polémique, un polémique que vous n'inventez pas, qui est là indépendamment de vous, en sourdine... Vous prenez simplement la peine de le débusquer, de le faire paraître au grand jour. Et d'ailleurs, comme vous le soulignez, ce n'est

pas toujours vous qui provoquez le conflit: vous ne faites qu'affirmer une position, par exemple celle du catholicisme, et le scandale arrive parce que cette affirmation provoque des résistances. J'ajouterais que le conflit ne vient en outre que d'un malentendu au départ: pourquoi l'affirmation de votre catholicisme provoque-t-elle, si ce n'est parce qu'on a pris l'habitude de vous identifier, comme écrivain, à une modernité qui, elle, prétend avoir rompu avec le discours religieux? Alors, c'est votre proximité qui vous rend menaçant, c'est le fait que de l'intérieur du groupe, vous faites entendre une voix discordante. S'il ne s'agissait que du discours catholique, ceux qui s'en sont pris à vous auraient mieux fait de viser tous les théologiens, prêtres ou fidèles qui parcourent encore le Québec.

A.B.: Je vous ai dit tantôt que j'ai été impliqué dans toute cette polémique à mon corps défendant mais pas à mon insu. Si vous préférez, c'est cet **insu** que j'ai pris en traitement.

Il est évident que, de fois en fois, d'intervention en intervention, il y avait moins une provocation de ma part qu'une tentative d'aller au bout de la logique que j'avais décidé de tenir à ce moment-là. Il est certain que cette logique, je l'ai poursuivie avec fureur contre le bruit ambiant, avec l'intention délibérée qu'elle ne soit pas tout à fait comprise de la part de ceux à qui je m'adressais. Cette logique est très simple: elle consiste à prendre ses distances et à tenir la distance. Distance que j'ai prise et tenue d'autant plus facilement que je ne me sentais plus aucun lien d'appartenance avec tout ce qui faisait «groupe» et ce à quoi adhérerait le groupe. A partir de ce moment-là, je me suis retrouvé seul, très seul même. Ce qui est très bien, ce qui est une position extraordinaire pour écrire. C'est même la seule position possible. Il n'y a donc pas eu provocation voulue de ma part, mais je savais très bien à travers certaines de mes interventions, et en fonction des crispations qu'elles suscitaient, que j'allais toucher quelque chose de l'ordre d'un symptôme. Il vient un moment où le furoncle doit éclater. C'était inévitable.

Je pense que mon article dans **Spirale**, lequel m'insultait sur le scandale de la Croix, a précipité cette éruption. Ce qui est arrivé tenait moins du scandale que du paradoxe. On m'a reproché de faire retour à la catholici-

té; j'ai répondu que le catholicisme était l'autre de la modernité. On m'a fait savoir que, cette question étant archaïque, j'étais donc un faux moderne; j'ai répondu que j'étais de mauvaise foi parce que le génie catholique était le comble de la modernité. J'ai tenu le coup et j'ai tiré ma révérence. Oui, d'une certaine façon, ce qui est arrivé est un effet de ma sortie du groupe. J'ai mis moi-même des années à réussir cette sortie. Suis-je devenu inquiétant pour autant? Disons plutôt que, face aux tenants du modernisme, je suis devenu «l'ennemi du dedans» comme le disait Bataille en regard du surréalisme.

Il faut que je vous précise un fait biographique à l'origine de mon dissentiment. C'est parce que la question catholique n'était pas claire pour moi que je m'y suis replongé. Jusque-là je pensais comme tout le monde que cette question était sans incidence dans ma vie et que je l'avais dépassée. Etc., etc. J'en viens au fait. Ca s'est bizarrement produit en 1975. Il y a un livre absolument luxuriant qui m'a... j'allais dire converti, mais ce n'est pas tout à fait ça... ou plutôt oui, converti au sens alchimiste du terme... qui m'a rendu autre. Il est rare qu'un livre produise un tel effet. Ce livre, c'était **L'invention du corps chrétien** de Jean Louis Schefer, livre issu de la modernité et qui accompagnait le corps d'écriture et la mémoire parlée de saint Augustin. Après avoir lu ce livre, je me suis remis à examiner de plus près la question catholique, non plus comme m'étant imposée ou devant me poser la question de savoir si je crois ou non, mais en tant qu'elle constitue ma culture «qui commence **dans la peur d'écrire**» (comme le note Schefer). J'y ai quand même mis du temps. J'ai relu **Les Confessions** de saint Augustin. Puis j'ai parcouru à nouveau ma bibliothèque, attentif à la manière dont les écrivains étaient aux prises avec la question religieuse. Et ils sont légion, comme vous le savez... je crois même que c'est la première question avec laquelle un écrivain est aux prises, même s'il ne l'avoue pas comme tel. Je suis retourné à Montaigne, en passant par Dante, Shakespeare, Cervantes, jusqu'à Joyce et Artaud. J'ai mis de côté la philosophie pour retourner à la théologie qu'elle avait refoulée. En chemin, j'ai retrouvé un peu de latin. A la même époque, **Moïse et le monothéisme** de Freud m'a

profondément touché. Sous le christianisme battait encore le coeur du judaïsme qui, lui-même, est le coeur de l'Europe comme le rappelait Kundera l'an dernier dans **le Nouvel Observateur**. Question judéo-catholique, donc.

Je pense que par sa manière de traiter le signifiant religieux, un écrivain en dit long sur son affrontement à la question sexuelle. Sur la sexualité, le catholicisme est le dépositaire d'un savoir supérieur qui s'oppose au sexualisme, à la naturalisation des sexes comme transparents et égaux par effacement des différences. Rien de moins libre que le sexe, surtout quand il y croit à sa libération. Il n'y a qu'à tendre l'oreille dans les coulisses de la convulsion quotidienne. Sur ce point, entre autres, je rejette actuellement, individuellement, singulièrement... et j'insiste, je ne pense pas représenter les catholiques, ni aucun autre groupe... je rejette le ressentiment moderne. Il n'y a qu'à lire les textes de la soi-disant modernité pour se rendre compte à quel point l'interdit d'expression consiste à se mentir sur son propre désir. Ce que j'essaie de faire, c'est d'interroger ce qu'a été et continue d'être l'expérience catholique. Si vous préférez, je reprends en main la culture qu'elle nous a léguée.

J'ai d'ailleurs tout mon temps, maintenant que la polémique s'est déplacée sur le terrain plus institutionnel de la littérature avec l'entrée en scène de Jean Larose et Pierre Nepveu. La «comptabilité» des affaires de la **nbj** est passée au peigne fin...

D.G. : Vous avez l'impression que, dans la façon de mener la polémique, on occulte ce qui est le plus important, on en reste du côté de la **nbj** à vouloir défendre sa position, ce qui est assez significatif en passant car ce type de réaction de «défense du territoire» ne peut venir que d'un groupe qui est institutionnalisé, qui sent du moins le besoin de se défendre en tant que groupe constitué. En focalisant ainsi sur la légitimité d'un groupe, je me demande aussi si on ne passe pas à côté des vraies questions?

A.B. : Oui, mais tout dépend de ce que vous entendez par «vraies questions»?

D.G. : Dès qu'on lutte pour sa survivance, sa position, sa légitimité, la pensée s'éclipse à mon sens ; on entre dans la séduction politique. Tous ces mots qu'on utilise, «nouvelle écriture», «modernité», «texte vs poésie», etc., fonctionnent comme des slogans, mais il semble qu'on ne les questionne pas...

A.B. : **Ça questionne**, disent-ils! Evidemment dans ce **ça** s'efface le **qui** questionne. Au nom de l'appellation contrôlée. Il y a bien eu un colloque sur la modernité, j'y étais et je me suis drôlement ennuyé, qui a permis à ceux qui étaient présents de se rassurer sur le caractère moderne de leur entreprise et sur leur appartenance à la même famille. On parle de tout et de rien, mais on ne pense pas. On se contente d'être pensé, et pansé, par le **ça questionne**. C'est un art du «tape-à-l'oeil», post-surréaliste...

D.G. : Il y a aussi l'appartenance à un groupe, ce besoin, qui mériterait d'être interrogé.

A.B. : Oui, pourquoi coller au groupe? N'est-ce pas contradictoire avec le geste d'écrire? Vous avez lu dans **Spirale** la réponse de la **nbj** à Pierre Nepveu. Je ne sais qui l'a écrite mais tout le collectif la signe. A sept contre un ! Quelle parade! Et que signent-ils? Un texte mal écrit, non pensé et, pour tout dire, indéfendable.

D.G. : Tout en prétendant combattre la Littérature, c'est encore la Littérature (au sens institutionnel) que l'on remet le moins en cause...

A.B. : Nous assistons présentement au retour du boomerang. La **nbj** a tout fait pour être institutionnalisée, se retrouver dans le giron de l'institution, mais sans la reconnaître, sans reconnaître les implications d'une telle institutionnalisation. Après avoir instruit l'affaire **nbj**, le discours institutionnel reste libre de ses jugements à venir. Et voilà que la **nbj** se plaint d'essuyer «systématiquement la bêtise du discours institutionnel». Pour avoir voulu s'identifier au discours de l'institution et ne faire qu'un avec lui en se faisant accroire qu'elle était unique en son genre, la **nbj** entérine sa propre bêtise. Que dit-elle de la littérature? «La littérature n'est rien d'autre que ce qu'elle n'est pas : littérature.» Raisonement **totologique** plutôt étouffant. Et, un

peu plus loin, il y a bien une tentative pour trancher ce noeud qui étouffe, mais la corde ne lâche pas, bien au contraire. «On ne peut trancher, voilà le paradoxe. Car la littérature n'est rien et elle est tout, et elle est tout parce qu'elle n'est rien.»

D.G. : C'est du Raoul Duguay, ça!

A.B. : Tout à fait... tout à fait. C'est du nihilisme! Et ce raisonnement est noué par une phrase mal digérée de Kant. Pauvre Kant! J'entends rire Lacan: «Puisqu'il n'y a pas de tout, rien n'est tout.» Rien de plus désillusionné que les textes de la **nbj**, mais d'une désillusion qui garde l'espoir d'une dernière illusion, celle que le texte — lui — existe. Comme vous le voyez, nous venons de mettre un pied dans la polémique qui nous convie de revenir à notre «sujet».

D.G. : D'accord, essayons de faire un pas supplémentaire. Il m'est toujours apparu que le fait d'avoir un ennemi représentait une bénédiction pour le polémiste qui ne réussit à se poser qu'en s'opposant (contre ce qui lui en impose trop). C'est en s'appuyant sur la parole de l'autre qu'il arrive à parler lui-même. Avez-vous l'impression qu'il en va toujours ainsi pour l'écrivain ou est-ce véritablement le propre du polémiste?

A.B. : La bénédiction, le bien dire, n'est jamais donnée d'avance. Elle suppose quelqu'un qui la reçoive et la supporte. C'est plutôt rare comme état de grâce. La bénédiction, en fait, sursoit à une malédiction en cours. Libre alors au polémiste de se croire l'élu ou le prophète. Le risque est qu'il ne soit qu'un imposteur de plus. L'imposteur pose et laisse les autres le réduire à cette posture. Pour un écrivain, c'est différent. Quand j'écris, j'écris dans l'inconnu. Je n'écris pas pour quelqu'un. Je ne connais pas le lecteur à qui je m'adresse. Libre à lui, cet inconnu, de s'y reconnaître. La question pour un écrivain n'est pas de savoir pour qui écrit-il mais **contre qui**. Dans ce «contre» se lie le «contrat». Contre qui un écrivain écrit-il? La question se pose dans l'actualité même. Il peut écrire contre d'autres écrivains qui sont supposés lui être contemporains, contre l'institution ou la communauté littéraire, contre son éditeur. Il écrit contre tous ceux qui lui demandent

pourquoi il écrit. Lisez de Céline ses **Entretiens avec le professeur Y**. Au fond vous écrivez contre tous ceux qui veulent vous empêcher d'écrire et qui n'arrêtent pas de vous dire que ce que vous faites mène à une impasse. C'est aussi simple que ça. Dès que vous écrivez, vous voyez apparaître une meute de gens qui vont s'opposer à ce que vous écriviez. Ceci me semble beaucoup plus important que le lecteur ou l'audience que je pourrais avoir. C'est une chose qu'on avoue rarement, mais un écrivain ne peut réussir à passer à travers ce qu'il écrit qu'à la condition d'avoir toujours à l'esprit, à chaque minute, contre qui et quoi il écrit. En d'autres termes, il doit sentir **physiquement** toute la pesanteur qu'il a sur le dos pour l'empêcher d'écrire.

D.G. : A ce sujet-là, je trouve l'introduction de **Portrait du joueur** de Sollers assez intéressante. Il présente la meute des bonnets rouges, ou verts, ou violets, toutes les couleurs...

A.B. : Voilà! Vous avez dans l'introduction de ce livre la liste de tous ceux qui font en sorte, par leurs sollicitations, même amicales, que Sollers n'écrive pas...

D.G. : Et il nomme précisément tout ce qui fait «effet-groupe», autant hétérosexuels qu'homosexuels, toutes les religions, toutes les factions marxistes, tous les nationalismes et, curieusement aussi, éditeurs, écrivains, journalistes, gens qui normalement devraient être du côté de la littérature...

A.B. : Vous avez de drôles d'idées, vous! Vous croyez sérieusement que les éditeurs, les journalistes, les professeurs, etc., sont du côté de la littérature! Mais pas du tout!

D.G. : C'est en tout cas comme ça qu'ils se présentent...

A.B. : Ah!... Ils ne sont que des représentants. Toute cette engeance n'a d'autre fonction que d'empêcher qu'il y ait une exception qui leur échappe...

D.G. : Par la suite, Sollers définit plus précisément qui est cet ennemi : c'est «l'anti-littérature au complet».

A.B. : Absolument! C'est le consensus qui fonctionne à la réduction. Il n'y a pas d'autre question que celle-là. Un écrivain peut continuer s'il arrive à répondre de la façon la plus ouverte à tous ceux qui font en sorte qu'il n'écrive plus.

D.G. : Et cette meute peut se retrouver en lui-même...

A.B. : Oui, tout à fait. C'est l'autre aspect du problème. Cette malédiction, c'est la bêtise qui est en chacun. Evidemment, si je puis dire ça, c'est bien sûr parce que je m'y suis affronté, parce que j'ai dû résister à cet obstacle-là et, surtout, parce que je puis affirmer que le plus grand ennemi de l'écrivain, c'est lui-même. Toute cette meute anti-littéraire, elle est en moi. Elle n'est pas ailleurs. Elle est évidemment là devant moi, mais ce serait strictement mal voir que de ne voir qu'elle. Elle n'est rien d'autre que mon double. C'est l'image à laquelle on veut me restreindre. Il faut se défaire de ce double, passer à travers l'image qu'il me suppose, décoller de l'autre côté des phénomènes... Le risque, au détour, c'est de devenir parano. Mais la paranoïa ne s'installe qu'à partir du moment où vous prenez ça au sérieux. Quand vous finissez par croire en l'image que les autres vous tendent, vous tombez dans ce panneau et les choses s'aggravent. Sans cela, il est relativement possible d'être tout à fait serein, endiablé, de s'amuser de ces choses-là et surtout de s'amuser de voir que ça marche. Je me suis violemment amusé durant la «polémique» qui m'a opposé à ceux qui voulaient m'empêcher d'écrire, mais j'ai essayé d'assumer cette violence réelle de façon symbolique.

D.G. : Michel Cusin, qui s'inspire justement de la psychanalyse, avait une formule saisissante à propos du polémiste. Il disait: «Le polémiste, l'autre qu'il hait, c'est l'autre qu'il est.»

A.B. : Formule qui recoupe celles que j'ai développées à propos de l'imposteur. Polémiquer, d'une certaine façon, c'est interpeller l'autre, le mauvais autre qui au bout du compte... du règlement de comptes... se révèle le même. Mais donner lieu à l'autre en soi, lui donner sa chance d'avoir lieu en soi, c'est amorcer un certain déplacement et peut-être échapper au mimétisme. Il

s'agit de ne jamais sacraliser une posture, de ne jamais se fixer ou se laisser fixer dans une position. Moi, je me retire continuellement. Chaque fois qu'il se produit quelque chose autour de mon nom, une fois que cette chose se produit, je me retire, je commence déjà à préparer le prochain round. Ce qui est important, c'est de savoir toucher l'autre à la bonne place. Pour y parvenir, il faut savoir être touché aussi, connaître ses points sensibles et les traiter. Quand j'écris, je prends une position qui est à la fois interne au débat et en même temps en retrait. Je suis «l'ennemi du dedans» face au consensus et «l'ennemi intérieur» face à moi-même. Au fond, en tant qu'ennemi, je n'ai qu'un ennemi, c'est le **nihilisme** dont Nietzsche a été le penseur et Dostoïevski le metteur en scène. Le nihilisme est aujourd'hui le «sujet» romanesque par excellence et je pense, après Broch, que le roman n'a pas d'autres questions à traiter que celle-là. C'est ce que font Roth, Sollers, Kundera...

D.G. : François Ricard, dans **La littérature contre elle-même** (titre assez suggestif), parle très bien de la méthode «polémique» de Kundera, «le point de vue de Satan», sa façon de traiter le problème de la croyance et de démythifier la poésie.

A.B. : En fait, Ricard n'emploie le terme de polémique que pour le rejeter : «tenir les romans de Kundera pour des ouvrages de polémique politique, c'est donc, à proprement parler, les récupérer». Il préfère à polémique la notion de «subversion». Je ne vais pas critiquer cette acception. Mais sa méthode, Kundera ne l'a pas inventée...

D.G. : C'est près du dialogue dostoïevskien...

A.B. : Si vous voulez... il jette un regard sur les «possédés» que nous sommes. Mais Kundera a réhabilité le dialogique de Diderot. Quant à sa méthode «subversive», il l'emprunte à Broch dont il intensifie les procédés dans un style plus percutant et concis. Je vous suggère de lire de Broch les deux derniers articles de **Création littéraire et connaissance** à propos de «l'art tape-à-l'oeil» et de la question du «mal». Dans cette filiation, je suis en train de terminer un «roman baroque» au

sens de Bakhtine, «apologétique» et «polémique». Comme vous le voyez, j'apporte de l'eau à votre moulin. Le narrateur de ce roman, qui en est aussi le héros négatif, est un juif catholique. De retour d'un séjour à Jérusalem, il arrive à Montréal le même jour que le Pape qui descend de l'avion, baptisé pour l'occasion **Pirandello**.

D.G. : Vous me mettez l'eau à la bouche... autant qu'à mon moulin... Pour terminer, je voudrais aborder la question de la valeur. C'est toujours au nom de quelque chose qu'on polémique: d'une cause quelconque, du Pays, de la Morale, de la Justice, etc. J'aimerais vous poser la question: au nom de quoi articulez-vous votre démarche?

A.B. : Puisque la polémique dans laquelle j'ai été impliqué a commencé par le Scandale de la Croix, je vous répondrai très simplement: «Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit...» C'est vous répondre par trois noms en même temps qui ne forment qu'un seul Nom. Voilà le noeud! Je ne tranche pas, je noue et dénoue en même temps... renoue aussi à l'occasion, car il y a toujours des surprises... Sur ce simple signe, le **parlogue** rencontre le **trilogue**. Ce n'est pas facile de tenir les trois ensemble. Remarquez, puisque nous en parlions, qu'il s'agit aussi d'une Bénédiction qui lève une Malédiction. Laquelle? Il est possible de la résumer sous cette autre formule à trois temps: «Au nom de la Mère, de la fille et du «serpent vaginé»... Cette malédiction-là est traitée de fond en comble par Dominique Rolin: «Je n'ai appartenu à aucun **maman** au monde.» Je vous convie à la lire.

(1) Mémoire soutenu à l'Université de Sherbrooke (été 1986) et intitulé: **Du polémique: la querelle entre régionalistes et exotiques au Québec.**